

Marie Moret à Marie Howland, 16 juillet 1878

Auteur·e : [Moret, Marie \(1840-1908\)](#)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

Informations sur le document source

CoteFG 15 (19)

Collation10 p. (271r, 272r, 273v, 274v, 275r, 276r, 277v, 278v, 279r, 280v)

Nature du documentCopie à la presse d'un manuscrit

Lieu de conservationBibliothèque centrale du Conservatoire national des arts et métiers, Paris

Citer cette page

Moret, Marie (1840-1908), Marie Moret à Marie Howland, 16 juillet 1878, Équipe du projet FamiliLettres (Familistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle) consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN : <https://eman-archives.org/FamiliLettres/items/show/49662>

Copier

Informations sur l'édition numérique

ÉditeurÉquipe du projet FamiliLettres (Familistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

DroitsFamilistère de Guise et Bibliothèque centrale du CNAM ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Présentation

Auteur·e [Moret, Marie \(1840-1908\)](#)

Date de rédaction [16 juillet 1878](#)

Lieu de rédaction Guise (Aisne) – Familistère

Destinataire [Howland, Marie \(1836-1921\)](#)

Description

Résumé Marie Moret annonce à Marie Howland que l'édition en volume de la traduction de *Papa's Own Girl* restituera le texte complet du roman sans les coupes qui ont été faites dans les chapitres VII à XIII du feuilleton du journal *Le Devoir* pour pouvoir offrir le roman en entier aux lecteurs au cours de la première année. Marie Moret indique qu'elle répond en partie aux lettres que Marie Howland a écrites à Godin le 7 avril et le 4 mai avant que ce dernier ne lui dicte une réponse. Marie Howland a lu avec émotion dans *Le Devoir* la conférence du 4 mai 1878 de Godin aux ouvriers de l'usine : Marie Moret explique que les difficultés qu'il affronte sont le lot des novateurs ; elle loue le génie et la force morale de Godin. Elle livre un portrait de Godin : « Quant aux moyens de distraction et de repos, imaginez-vous qu'il ne s'amuse de rien de ce qui plaît aux autres hommes. Il ne fume pas, n'aime ni les cartes, ni les échecs, ni le billard, ni mille choses dont, en conséquence, j'ignore les noms. Le théâtre le fatigue ; les conversations oiseuses lui pèsent ; la promenade ne lui est bonne qu'en voiture. L'unique distraction qu'il puisse prendre, c'est la conversation entre gens sympathiques et notre cercle est très restreint. » Elle ajoute qu'il joue avec ses deux nièces les plus âgées, de 3 et 6 ans, qui l'appellent oncle André. Sur Albert Brisbane : il n'est pas venu au Familistère ; à la différence de Godin, il ne versa pas un sou des 25 000 \$ qu'il avait promis à la Société de colonisation du Texas ; Brisbane se sentirait humilié devant Godin et il ne faut pas compter qu'il vienne au Familistère. Sur le journal *Le Devoir* : Godin éprouve le besoin d'élargir le cercle de ses auditeurs devant l'insuffisance de son personnel ; il pense que ses articles sur les caisses nationales de prévoyance publiés dans les numéros 16, 17 et 19 du *Devoir* seraient plus intéressants à traduire en anglais que sa conférence, comme l'ont fait en partie déjà des journaux anglais et américains. Sur l'appréciation de Marie Moret par Marie Howland : Marie Moret compare Marie Howland à Clara Forest [le personnage de *Papa's Own Girl*], dont le cœur déborde d'amour. Sur la traduction de la lettre d'amour du comte de Frauenstein à Clara Forest : le plus grand soin sera apporté à la traduction. Sur Massoulard : il a appris l'existence du Familistère à New York dans un article réactionnaire de *La revue des deux mondes*. Marie Moret remercie Marie Howland pour l'envoi du *Harper's magazine* dont *Le Devoir* a reproduit l'article sur l'école normale de New York. Sur Kate Stanton : elle a obtenu la dignité de docteur-médecin ; elle est rieuse comme Émile Godin, a un esprit fin mais superficiel. Elle retourne à Marie Howland l'article de monsieur Fields, « Une visite à l'auteur de *La Fille de son père* » et elle espère que Marie Howland puisse venir en Europe et au Familistère. Elle le prévient que Godin ne supporte pas l'odeur du tabac, qu'elle ne pourrait pas fumer près de lui, et qu'il estime que le tabac affaiblit l'intelligence. Sur la traduction de *Papa's Own Girl* : Massoulard informe Marie Howland qu'il n'endosse aucune responsabilité dans la traduction en raison des remaniements effectués au texte des chapitres VII à XIII du roman dans le journal *Le Devoir* ; elle précise que ces chapitres ont été rétablis dans le texte de Massoulard pour l'édition en volume, et qu'elle fait maintenant la révision du texte aidée d'une autre personne ; elle l'assure que Massoulard est resté son ami et celui de Godin. Elle transmet ses compliments à Edward Howland.

Notes

- Lieu de destination : Casa Tonti à Hammonton (New Jersey, États-Unis) d'après l'index du registre de correspondance.
- À propos de la traduction de *Papa's Own Girl* par Antoine Massoulard, dont il est question dans la lettre : le 4 juillet 1878, Antoine Massoulard écrit à Godin pour protester contre les corrections apportées à sa traduction par Alexandre Tisserant et revendique la pleine propriété de sa traduction des 33 premiers chapitres du roman (FG 17 (2) v) ; Le 18 juillet 1878, il écrit à Marie Moret qu'il ne veut plus contribuer à la traduction du roman (FG 17 (2) v).

Mots-clés

[Administration et édition du journal Le Devoir](#), [Anglais \(langue\)](#), [Édition](#), [Santé](#), [Visite au Familistère](#)

Personnes citées

- [Brisbane, Albert \(1809-1890\)](#)
- [Dallet, Émilie \(1843-1920\)](#)
- [Dallet, Marie-Jeanne \(1872-1941\)](#)
- [Dallet, Marie Émilie \(1876-1879\)](#)
- [Dallet, Pierre-Hippolyte \(1828-1882\)](#)
- [Godin, Émile \(1840-1888\)](#)
- [Godin, Jean-Baptiste André \(1817-1888\)](#)
- [Howland, Edward \(1832-1890\)](#)
- [Massoulard, Antoine \(1843-1882?\)](#)
- [Société de colonisation européenne-américaine du Texas](#)
- [Stanton, Kate \(1838-1931\)](#)

Œuvres citées

- « L'École normale de jeunes filles à New York », *Le Devoir*, t. 1, n°13, 24 mai 1878, p. 196-198. [En ligne : <https://cnum.cnam.fr/CGI/fpage.cgi?P1132.1/197/100/434/0/0>, consulté le 10 mai 2023]
- « La fête du Travail. Familistère de Guise. Discours de M. Godin à ses employés et ouvriers », *Le Devoir*, t. 1, n°12, 1878, p. 177-181 [En ligne : <https://cnum.cnam.fr/CGI/fpage.cgi?P1132.1/178/100/434/0/0>, consulté le 10 mai 2023]
- [Howland \(Marie\), *La Fille de son père*, traduit de l'anglais, *Le Devoir*, t. 1 à 3, 31 mars 1878-6 juillet 1879.](#)
- [Howland \(Marie\), *Papa's Own Girl*, New York, John P. Jewett, 1874.](#)
- Reybaud (Louis), « Enquêtes industrielles. Le Familistère de Guise. *Solutions sociales*, par M. Godin, fondateur du familistère de Guise, député à l'assemblée nationale, 1 vol. in-8° », *Revue des deux mondes : recueil de la politique, de l'administration et des mœurs*, t. 97, 1872, p. 775-799. [En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k35516j/f774>, consulté le 29 novembre 2022]
- Rideing (William H.), « The Normal College of New York City », *Harper's New Monthly Magazine*, volume 56 Dec. 1877-May 1878, p. 672-683. [En ligne : <https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=uc1.31210015304239&view=1up&seq=686>, consulté le 10 mai 2023]
- [The New Haven union, New Haven \(Connecticut\), 1876-1893.](#)

- [*The Saturday Standard of Baltimore*](#)

Lieux cités[New York \(New York, États-Unis\)](#)

Notice créée par [Pauline Pélissier](#) Notice créée le 21/11/2023 Dernière modification le 05/04/2025

Familiettre Guise 16 Juillet 1878

A Madame Marie Molard.

Ma chère amie,

J'ai bien tenu à répondre à votre lettre si cordiale du 1^{er} Mai dernier. Des occupations pressantes m'en empêchaient chaque jour.

Mais j'ai à vous parler de suite une chose intéressante pour vous :

Vous avez pu constater que des retouchements regrettables avaient été faits au texte de "L'Amour's own girl", dans les chapitres VII à XII. Nous sommes revenus sur celle-ci, et avons restitué toute l'ampliation de l'original à l'édition en volume de notre roman.

On aurait été poussé à faire ces retouchements par le désir de donner, dans la première année du "L'Amour", le roman en entier; mais on a reconnu que cette fois n'était pas bonne. Les suppressions ont complètement été établies aujourd'hui dans l'édition en volume, et l'on n'en fera pas de nouvelles dans le journal. Ne vous en préoccupiez donc pas.

Je vous enverrai dans quelques jours les quatre premières feuilles du volume; nous aurons la satisfaction d'y retrouver votre œuvre

dans tout son étonne. Je vous ferai passer la suite à mesure de l'usage.

- Je passe maintenant aux lettres que vous avez écrites à M. Godin le 7 Avril et le 4 Mai derniers.

Votre affection pour lui est si haute qu'elle vous permet d'enterrer combien il est surcharge de besogne; aussi trouverez-vous bien, n'est-ce pas, que je réponds en grande partie aux lettres que vous lui écrivez, ou attendant qu'il ait le loisir de me dicter leur entière réponse pour vous.

- La même lettre du 7 Avril qui annonce que le N° 3 du "Droit" ne vous était point parvenue, nous avons répondu par l'envoi immédiat de toute la collection des N° du "Droit" alors parus. Notre lettre du 11 Mai n'en a accusé réception.

- L'émotion sincère et profonde avec laquelle vous avez apprisé, dans votre lettre du 4 Mai, la conférence de M. Godin à ses amis, nous a fait venir les larmes aux yeux. Oh! que n'est-il compris et aimé en France comme il l'est par vous en Amérique!

Oui, il lui faut toute la force de la philosophie plus haute pour travailler comme il le fait, malgré tous les obstacles. C'est le sort des novateurs; ils sont trop en avant de leur siècle pour être compris. Bien heureux

sont-ils quand les résistances qu'on leur oppose ne les empêche pas complètement d'accomplir leur mission.

Tous paraissiez, ma chère amie, craindre que M. Gatin éprouve des défaillances au milieu de tant de difficultés. Soyez rassurée sur ce point. Les obstacles pourraient grandir encore, qui'ils ne lasseraient pas son courage. Il possède la force morale à plus haute et s'est dévoué à son œuvre en distinguant à l'avance, avec la perspicacité des génies, quelles en pouvoient être toutes les vicissitudes.

Il fait seul tous ces efforts qu'il est au-dessus de tous les ressorts possibles. Il déclare, contraintement de n'être moins mérite décompté, mais il sait que c'est une loi inévitable que toute idée nouvelle soit accueillie à son apparition.

Quant à ses moyens de distraction et de repos, imaginez-vous qu'il ne demande de rien à ce qui plaît aux autres hommes. Il ne joue pas, n'aime ni les cartes, ni les échecs, ni le billard, ni mille choses dont, en conséquence, j'ignore les noms.

Le théâtre le fatigue ; les conversations viseuses lui pèsent ; la promenade ne lui est bonne qu'en voiture.

L'unique distraction qu'il possède prend tout le caractère entre gens sympathiques,

et notre cercle est bien restreint.

Ajoutez à cette unique chose qu'il aime les enfants et que ma chère et charmante sœur (mariée à un capitaine de la marine marchande et habitant le Familistère) nous a donné trois ravissantes nièces dont les deux aînées, âgées de 6 et de 3 ans, adorent Uncle André.

Uncle André c'est M. Gadin notre cher et bien-aimé maître à toutes deux.

Uncle André joue donc avec Marie et Lélie, et il le fait avec une tendresse et une grâce enchanteresses.

M. Albert Brisbane n'est pas venu et ne viendra sans doute pas au Familistère. M. Gadin me charge de vous communiquer à son sujet les informations suivantes :

Vers 1852, quand l'école phalanstérienne se préoccupait de la réalisation de ses plans au Brésil, M. Victor considérant avoir rapporté d'Amérique l'engagement de la part de M. Brisbane de verser 17 000 dollars pour les débuts de l'entreprise.

Cet engagement de M. Brisbane inspira toute confiance dans le projet en question et détermina M. Gadin, alors au début de sa carrière industrielle, à souscrire et à verser argent comptant la même somme de 17 000 dollars.

Mais M. Brisbane, lui, ne paya

jamaïs un sou de sa dette. Longtemps l'administration de la Société du Texas dont M. Gédin était gérant, mit en question de faire un procès à M. Brisbane, mais c'était chose difficile à poursuivre de si loin; on y renonça donc.

Nous pouvez juger maintenant ce que valent les réformateurs généraux en promesses, et combien M. Brisbane se sentrait petit et humilié devant M. Gédin. Il ne faut donc pas compter qu'il vienne au Familistère.

Votre lettre à M. Gédin revient en terminant sur la question des conférences. Il n'en a pas fait depuis son discours prononcé à l'obéction de la fête du travail, discours que le "Devoir" vous a transmis.

Devant l'insuffisance de son personnel, il juge bon d'élargir le cercle de ses auditeurs en s'adressant au public français et étranger par la voie de son journal. Vous lirez avec le plus grand intérêt ses articles sur les caisses nationales de prévoyance, publiés dans les N° 16, 17 et 19 du "Devoir".

M. Gédin pense que ces articles seraient plus intéressants à traduire qu'à sa conférence. Des journaux anglais n'e^st-^{ont} déjà traduits et en Amérique (*the new haven union*, *the saturday standard* de Baltimore) en ont également traduit une partie.

— J'arrive enfin à votre lettre si gracieuse dont je ne saurais trop vous remercier.

Nous me faites un honneur que je ne mérite guère d'attacher tant de prix à la simple réponse que je vous ai faite et de la placer au rang de vos correspondances les plus précieuses. Notre cœur déborde de bonté et de générosité; vous êtes bien le type de Clara Forest. Les détails qui à propos de ce nom vous m'avez données sur nous et notre famille m'ont fait le plus grand plaisir.

Bhéand nous en serons à la traduction de la lettre d'amour dont vous me parlez, du Comte de Frauenstein à Clara; soyez certain que nous aussi y apporterons nos plus grands soins: l'intérêt spécial que vous attachez nous y fera regarder doublément.

— J'ai présenté nos complimens à M. Massoulard. Il a été sensible à votre bon souvenir et vous dit bien des choses aimables. Vous me demandez par quelle voie il a appris en Amérique l'existence du Tamis estrie. Cela par un journal français: "La revue des deux mondes" qui lui est à New York tombé sous les yeux! Cette revue contenait un article très spirituel d'un réactionnaire particulièrement hostile à A. Gatin, et qui aurait voulu lui faire bien du tort devant l'opinion.

Il ne lui a fait que du bien. Car si méchant qu'il ait voulu être dans son article, il ne pouvait éviter de constater les faits réalisés ici, et cela seul parle plus éloquemment que toutes ces appréciations qui un esprit étroit en peut faire.

— Merci pour le "Harper's magazine" qui nous était bien venu de vous comme je le supposais. Vous voyez que le dernier a reproduit l'article sur l'école morale de filles de New York.

— Je suis contente pour Miss Kate Stanton qu'elle ait passé à la dignité de docteur-médecin. Si l'occasion vous mettrait toutes deux en présence, veuillez, je vous prie, lui apprécier mon bon souvenir et lui dire que j'aurais été heureuse d'avoir de ses nouvelles, comme elle nous l'avait promis.

Elle nous a fait l'impression d'être une belle rousse prenant la vie gairement. Nous lui avons trouvé l'esprit fin mais superficiel. Quant aux ravages amoureux qu'elle a exercés ici, ils se sont bornés à quelques coquetteries entre elle et M. Emile Gatin tout prêt à rire comme Miss Kate elle-même.

La pensée que notre bien-aimé maître à toucher deux, le fondateur du Familiste, aurait été complètement échancosé de

Miss Stanton était si impressionnée, si plai-
sante et si complètement dénuée de tout
fondement qu'à la lecture de cette phrase,
M Gadin a levé les épaules et ri de tout son
cœur. Il faut que je vous dise que le rire
communique à ses traits une grâce in-
croyable. Je ne connais personne à qui le rire
aille si bien, et qui en même temps soit
si souvent sérieux.

— Je vous retourne ci-joint l'article de M.
Field intitulé : "Une visite à l'auteur de La fille de
son père". J'en ai gardé la traduction. Cette
lecture nous a vraiment intéressés et nous a
fait faire en pensée une visite chez vous.
Je ne crois pas avoir jamais le plaisir de vous
voir autrement que de cette façon ; du moins
en cette vie ; ou pour qu'il en soit autrement
il faudrait que vous viussiez faire un tour
en Europe. Ce serait avec une grande satis-
faction que nous vous recevions au Famili-
listèle.

— Je n'ai pas, chère amie, l'habitude
de la cigarette et, je vous l'ai dit, M. Gadin ne
fume pas. Bien plus, l'odeur du tabac l'in-
commode ; vous ne pourriez donc fumer auprès
de lui. Il vous suffirait même de nous en
abstenir par égard pour nous. Car il a fait
des observations sur l'influence de l'usage
journalier du tabac, et il est arrivé à cette

conclusion que l'intelligence y perd une partie de son activité, que la mémoire devient moins précise et que la faculté d'initiative s'affaiblit.

La pensée que ces réflexions pourraient vous être utiles à connaître m'engage à vous les communiquer.

Je voulais, ma chère amie, clore ma lettre sans vous initier à quelques petites difficultés qui se sont élevées entre M. Massoulard et nous concernant la traduction de notre roman. Mais je suis forcée de vous en dire un mot parce que M. Massoulard (qui n'en est pas moins notre bon et sincère ami) tient à ce que je vous informe qu'il ne prend pas la responsabilité de la traduction, depuis les remaniements auxquels nous nous sommes livrés.

Or, ces remaniements comprennent les chapitres VII, VIII, IX, X, XI, XII et XIII que nous avons rétablis dans leur entier et modifiés dans le texte de M. Massoulard quand il nous a semblé qu'il y avait lieu de faire, pour la mise en volume et le bien de l'ouvrage.

Vous jugerez de la forme nouvelle de ces chapitres par les épreuves du livre que je fais vous envoyer ces jours-ci, vous les comparerez avec ce qu'ils étaient dans le journal et je serai bien désireuse de connaître votre jugement, et de savoir si vous trouvez l'anglais

bien rendu.

À partir du chapitre XIV, nous faisons la révision de la traduction avant la parution dans le journal.

Si quelque chose vous choque ou vous semble mauvais, c'est donc à moi que vous voudrez bien le signaler à l'avance, puisque M. Massoulard n'en répond plus.

Je fais cette revue aidée d'une autre personne et en soumettant à M. Gadin notre travail. Mais, je vous le répète, M. Massoulard est resté notre bon ami, et si je ne vous aurais pas parlé de cela s'il ne l'avait demandé lui-même, pour dégager sa responsabilité près de vous.

— C'est un véritable journal que je vous envoie là, ma chère amie ; veuillez présenter à M. Howland les compliments sympathiques de M. Gadin et les miens ; et agréez pour nous-mêmes l'assurance de notre vive affection

Votre amie dévouée

Marie Moret